Document generated on 10/11/2024 11:31 p.m.

Liberté

Présentation

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 35, Number 1 (205), February 1993

Traduire

URI: https://id.erudit.org/iderudit/31469ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Lamontagne, M.-A. (1993). Présentation. *Liberté*, *35*(1), 6–7.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

PRÉSENTATION

La traduction est un art, et le Québec, peut-être dans une situation privilégiée pour le pratiquer en Amérique du Nord. Liberté *a voulu voir de quoi il retournait.*

Mais avant de traduire, il faut lire. À cet égard, David Homel dresse un triste constat: nous connaissons mal les écrivains canadiens-anglais et souvent ne les lisons que lorsqu'ils sont passés par Paris. Pour faire bonne mesure, ce numéro propose donc quelques découvertes. Deux écrivains canadiens: elles vivent en Saskatchewan et demeurent inédites en français. Une Américaine: «La femme à l'intérieur de chaque femme / allume les bougies». Et une autre encore, davantage connue, qui rêve de bandits sur la Piste Natchez. Leurs noms, leurs traducteurs, vous attendent plus loin.

Faisant alterner la pratique et la réflexion théorique, ce numéro se veut à l'image même du geste de traduire où la curiosité, la passion et la joie de la découverte entrent pour une bonne part. En littérature, les frontières m'ont toujours paru gênantes. Du reste, «la littérature française, sitôt franchie une frontière linguistique, est à son tour étrangère et périphérique», fait observer judicieusement Hubert Nyssen. Ce n'est pas le moindre mérite de la traduction que de pouvoir abolir à son gré ces barrières inutiles. Hopkins devient proche, Homère apparaît dans les vers d'un surréaliste grec, et cette voix éraillée, c'est celle d'un chirurgien du XVIe siècle, Ambroise Paré, voix française dont les effets sont pourtant inattendus. «Je n'entends pas ma voix», dit Nina Berberova à ses traducteurs quand elle a le sentiment qu'ils se sont trompés.

Car traduire est difficile, comme le montrent Philip Stratford, qui s'efforce d'en démonter les rouages, et Michel Savard, qui s'interroge sur les rapports parfois conflictuels entre la forme et le fond. De surcroît, la traduction ne se pratique pas

toujours dans les meilleures conditions et avec l'assurance d'une reconnaissance légitime. «Heureusement, écrivait récemment Gérard Conio, directeur aux éditions Alinéa de la collection «Point de retour» vouée à la littérature de l'Europe de l'Est, les signes d'une renaissance de la traduction inclinent à l'optimisme et font entrevoir l'espoir de la tirer de son statut d'"acte littéraire mineur[1]"».

Aussi antique que Babel, le traducteur est un ouvrier paisible, le tailleur assis à la porte de son échoppe, l'artisan qui travaille dans l'ombre. Lui arrive-t-il de briller, c'est encore par excès d'effacement. Ce numéro de Liberté *lui est dédié.*

M.-A. L.

1. Gérard Conio, préface à Anton Tchekhov, *Le violon de Rostchild*, traduit par André Markovich, éditions Alinéa, 1986, p. 14.